LES CONTEMPORAINS
œuvres et portraits au XXème Siècle

PRIKAZ

PAR

André SALMON

1 franc

ARIS
n, Boutelleau & Cie
RIE STOCK

PQ
2637
A55
P75
1922

U.B.C. LIBRARIES

LES CONTEMPORAINS

œuvres et portraits au XXème Siècle

PRIKAZ

PAR

André SALMON

1 franc

ARIS
n, Boutelleau & Cie
RIE STOCK

PQ
2637
A55
P75
1922

LIBRAIRIE STOCK

Le Volume 5 fr. 75

G. APOLLINAIRE. — *L'Hérésiarque.*

BARBEY d'AUREVILLY. — *Polémiques d'hier*
— *Dernières Polémiques.*

E. BARRET-BROWNING.
— *Aurora Leigh.*
— *Poèmes et Poésies.*

BJŒRNSTJERNE-BJŒRNSON. — *Au delà des Forces.*

LÉON BLOY. — *Belluaires et Porchers.*
— *Propos d'un Entrepreneur de démolitions.*

ÉLÉMIR BOURGES. — *La Nef.*
— *Le Crépuscule des Dieux.*

BRIEUX, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — *Théâtre complet.*

JACQUES CHARDONNE.
— *L'Epithalame.*

PAUL GÉRALDY. — *Toi et Moi.*

ÉMILIE GUILLAUMIN.
— *La Vie d'un Simple*

IBSEN. — *Solness le Constructeur.*
— *La Dame de la Mer. Un Ennemi du peuple*

RUDYARD KIPLING. — *La Cité de l'Epouvantable Nuit.*
— *Nouveaux Contes des Collines*
— *Trois Troupiers.*

KROPOTKINE. — *Autour d'une Vie.*
— *Champs - Usines - Ateliers.*
— *La Conquête du Pain.*

PIERRE MILLE. — *Paraboles et Diversions.*

MARLOWE. — *Théâtre*

T. de QUINCEY. — *Les Confessions d'un Mangeur d'Opium.*
— *Souvenirs autobiographiques du Mangeur d'Opium.*

SHELLEY. — *Œuvres Poétiques.*
— *Œuvres en Prose.*

STRINDBERG. — *La Danse de Mort.*

SWINBURNE. — *Chants d'avant l'Aube.*

A. SCHNITZLER. — *Anatole*
— *La Ronde.*

OSCAR WILDE. — *Intentions*
— *Le Crime de Lord Arthur Savile.*
— *Le Portrait de Dorian Gray.*
— *Une Maison de Grenades.*
— *Théâtre.*

St. E. WHITE. — *Terres de Sileuve.*

TOLSTOI. — *Œuvres Complètes.*

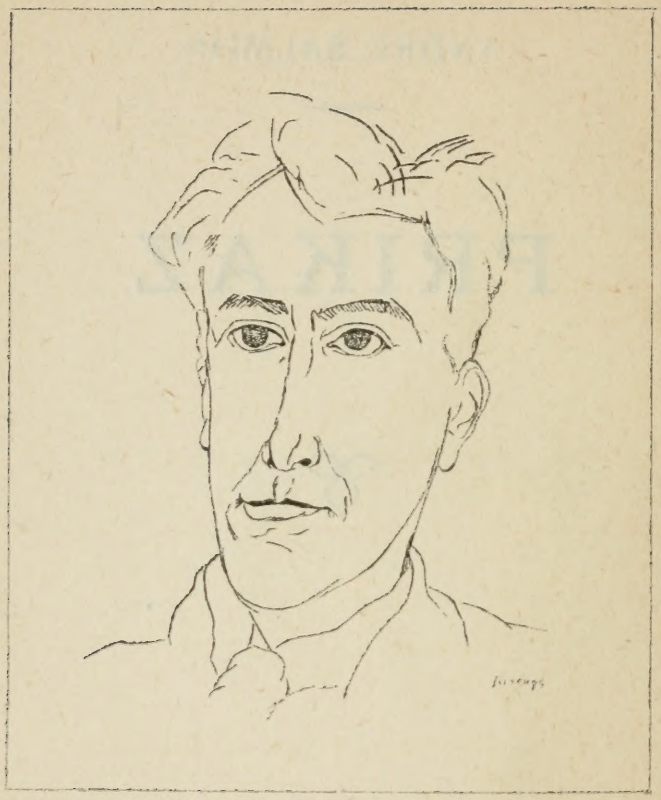
L. 528

ANDRÉ SALMON

ANDRÉ SALMON

PRIKAZ

1922
LIBRAIRIE STOCK
PLACE DU THÉATRE FRANÇAIS
PARIS



Survage

ANDRÉ SALMON

ANDRÉ SALMON

A Paris près de Pantin,

comme dit la chanson, André Salmon naquit le 4 octobre 1881. Parisien de race, il quitte très jeune la ville natale, et la destinée, Ariane attentive, le conduit bien loin de la France. Elle le ramène en 1902 :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,

eut roucoulé la tendre madame Deshoulières. Alors commence la vie littéraire du poète. Il donne des vers à la revue La Plume; *en 1903, il s'attable au* Festin d'Esope *ordonné par notre poète assassiné Guillaume Apollinaire; en 1905, il tient le secrétariat de la rédaction* à Vers et Prose *que dirige le futur Prince*

des Poètes, Paul Fort au chapeau fleuri; en 1905 également parait en librairie son premier volume de Poèmes (Les clefs ardentes. Ames en peine et Corps sans âme).

Les débuts d'André Salmon sont remarqués. Il porte au front le signe fatal de la Poésie et les Muses, ses marraines, l'ont couronné de roses sanglantes.

Il écrit :

Et je suis de ceux-là qu'on trouve un soir d'hiver,
Quand le vent fait sombrer le clair espoir des voiles,
Pendus, la corde au col et les yeux grands ouverts,
Ivres de la clarté magique des étoiles!

Puis sa baguette magique éveille les Féeries *(1907).*

Sa lyre n'est tendue que de cordes sensibles, elle eut des accents qu'on n'oubliera pas et qui chantent dans nos cœurs comme la voix des sirènes au fond des coquillages :

Rien n'est vulgaire, ma mignonne,
Quand notre amour s'en est paré

Et pour te tresser des couronnes
Je sais des jardins ignorés.

Ces vers se déroulent dans l'azur, tendres fumées du Calumet, *recueil de poèmes publié en 1910. Deux ans plus tard, le poète donne son premier roman :* Tendres Canailles.

* * *

*Les jours se suivent. Les saisons jouent aux quatre coins du calendrier. Voici l'été bleu, blanc, rouge de 1914. André Salmon part au combat. Il prépare un petit livre d'*Histoires de boches ; *on lit dans* l'Intransigeant *ses chroniques de guerre.*

En 1917, Bellone consent à rendre le poète aux Muses. Il réunit en volumes des contes : Cannibalisme, Monstres choisis *où l'on aime à relire les pages troublantes et délicieuses qui portent ce titre :* Les Complices. *Ensuite, sortent des presses, le merveilleux* Manuscrit trouvé dans un chapeau *qui parait être la*

plus pure expression du génie d'André Salmon et la Négresse du Sacré-Cœur *sur laquelle je reproduis la jolie critique d'André Malraux* (Action, *octobre 1920.)*

« *Il semble qu'avec le* Manuscrit trouvé dans un chapeau, *une des œuvres modernes les plus belles et à laquelle* La Négresse du Sacré-Cœur *se rattache évidemment, André Salmon ait inventé un nouveau sens littéraire...*

...le ton du livre attendri comme celui qu'on emploierait pour parler à une petite fille dont on ne serait pas bien certain qu'elle ne fût en carton-pâte, ne ressortit pas absolument à l'ironie. Il s'agit-là de quelque chose de bien original. »

On nous offrait récemment L'Entrepreneur d'Illuminations *qui réalise heureusement le mélange du sujet et de la fantaisie. On lit encore au catalogue des œuvres en prose d'André Salmon :* Mœurs de la famille Poivre, *une étonnante famille, le beau roman d'aventures,* l'Amant des Amazones, *d'autres romans,* Bob et Bobette en ménage. C'est une belle fille.

ANDRE SALMON

*

* *

Prikaz *est la première œuvre poétique qu'André Salmon ait écrite depuis la guerre. Ce poème évoque la vision lyrique d'un monde nouveau, d'une ardente société chimérique dominée par l'ombre de Lénine, le grand bonhomme de neige. Le lecteur y goûtera la forme nouvelle du poète qui garde toujours ses qualités de tendresse et d'émotion en employant des couleurs plus vives, des pinceaux plus chevelus, un style plus large pour peindre à fresque le Révolution Russe.*

GEORGES GABORY.

Octobre 1921.

PRIKAZ

ANDRE SALMON

1

Innocence du monde.
Quand l'arbre de science avec sa pomme ronde
Est un arbre de mai
L'Arbre de la Liberté
Adoré
Insulté
Planté
Devant la cathédrale vide de chantres
Quand de la nudité d'Eve, seul resplendit le ventre,
Quand Adam adamite a vendu ses habits
Pour être Adam
Ou bien en a vêtu le déserteur
Tel qu'on voit son maître vêtir le serviteur,
Quand l'Eve est une grande dame
Déshabillée par les soldats ivres, la farce ayant sa place au plus fort du drame.
Innocence du monde.
Lorsque la pomme ronde
Crépite
Mélinite, cheddite, dynamite, ypérite,
Quand le serpent à tête plate
Collant ses écailles noires au fût du bel arbre écarlate,

Aux yeux du plus pauvre d'esprit n'est absolument rien
Qu'une enseigne de pharmacien
Ou bien le signe gravé sur les boutons d'uniforme
Des médecins militaires gantés de caoutchouc
Traînant dans les salons un relent d'iodoforme,
Quand ils vont faire l'amour sous prétexte de thé
Avec la sœur laïque épuisée de bonté
D'extase et de dégoût.
Innocence du monde
A la clarté dansante
Des flammes qu'alimentent
Le bitume et les jus du maître d'Amsterdam
L'Ermitage est en feu, le Musée Alexandre
Réchauffe son deuil à ses cendres
Et l'étudiant aux trop longs cheveux
Coiffé d'une casquette verte à turban bleu,
Tout à la fois soldat, juge, consul et bourreau
A la langue ardente offre encore la librairie de Diderot.
Le plomb des imprimeries s'écoule ainsi qu'un fleuve
Pour fondre l'alphabet des humanités neuves
Et dans un galetas du quartier Kameny
Par un père mourant deux fiancés sont bénis.
Les ombres de ce qui meurt composent sur les murs rougis à blanc une ronde,

Une ronde de naissances,
Innocence du monde,
Innocence! Innocence!

Voix d'un professeur en chaire à l'Université
Au delà de Bourse et du port, sur l'autre rive:
«Aucun auteur ne peut citer
Aucun cas constaté de démence collective»
Voix d'un Cosaque du Kouban tourné du côté de la Mecque:
«Ce qui est écrit arrive».

Un conseil de soldats se tient à l'Opéra,
Une corneille grise et noire poursuivie par les rats
Traverse la Néva plantée de reverbères inclinés, car la débâcle commence.
Innocence!
Innocence!

2

Son talpak en poils de tapir
Et son mac-farlan d'Angleterre,
Sa chemise sale en zéphir,
Ses bottes fines, sa pipe en terre
Et des notes sur son plastron,
Celles de quelque symphonie
Ou bien le nombre en chiffres ronds
Des gendarmes à pendre avec cérémonie.
Un secrétaire à figure d'ange
Frisé comme un agneau pascal
Et doré, comme la fange.
Sa blouse de soie blanche à boutons de cristal:
Le disciple chéri, factotum adoré
Qui vit et mourra dans son ombre,
D'une main — ses mains longues! — joue avec la cocarde de soie rouge et de l'autre atteint un concombre;
Tremblant d'être surprise la dactylo se farde.
Le salon aux vingt glaces, plein de toiles fendues,
S'emplit d'une terrible odeur de rat crevé,
C'est l'odeur de cette eau qui coule
Sur les faces des Excellences plus qu'à moitié pendues:

C'est la Peur même qui pue
Ainsi que pue l'Enfer.
Ils portaient la clé d'or, à droite, sur la fesse,
Un enfant les tourmente avec sa clé de fer.
— Pajalouïtza ! . . . c'est le moment, Votre
Haute Noblesse!
La vieille au fichu noir arrive de si loin
Pour offrir au tyran ses pleurs et sa supplique,
Puisque le maître est mort qui d'elle prendra
soin?
On lui décernera la couronne civique
Et son linceul sera payé par la République.
L'homme jaune au rire mécanique
L'homme au caftan bleu mangé des vers
Signe un nouveau *Prikaz* avec son revolver
Un chasseur rouge se taille un habit vert
Dans le drap du billard.
Quel effet trop usé sur la neige, en hiver,
Qu'un défilé de corbillards!
Comment voulez-vous que l'on vive
Avec trente-huit roubles par mois
Quand il faut tous les jours du bois,
Au moins un hareng et de l'eau-de-vie,
Un peu de cacha, du pain noir
Et payer la chambre à Pacha Yefimowna,
Le journal et les livres
Qu'on doit toujours racheter
Plus chers qu'on ne les a vendus?
Trente-huit roubles ! c'est ce que ces bandits

Donnaient, à la Compagnie,
Tout pour les étrangers!
C'est ce qui les a perdus.
Il en a tué un avec sa lime,
Le pope lui-même dit que ça n'était pas un crime
Et que c'était plus fort que de gifler un officier!
Mais quoi, le pope! est-ce que l'on peut s'y fier?
C'est si joli un drapeau rouge,
Comme une chemise de fête claquant dans la neige qui bouge.
La fille montrait ses tétons
Et le froid lui gelait son lait dans ses mamelles,
L'homme, un soldat letton,
La prit par les cheveux et l'écrasa sous ses semelles, criant :
Tout est toujours manqué à cause des femelles!
L'homme au brassard conclut : c'est différent!
Et s'éloigna, indifférent.
Alors vint un vieillard nu sous sa souquenille
Qui pria et baisa les lèvres de la fille.
On hissait les boules noires d'alarme sur la tour de la Newsky,
La Kchessinska passait, dans son drodchki.
Halte ! un petit sergent,
Enfantin, rose et blond et luisant,

Faisait un signe à ses hommes, des paysans
Avec des ouvriers en armes;
Si l'on peut dire : une garde noble de la roture.
En riant ils renversèrent la voiture,
Danse! Le peuple a droit à de la joie.
Après tu donneras tes bas de soie,
On dit que cela tient chaud au cou
Et que ça porte bonheur.
Moi je suis de Moscou, —
Je connais des acteurs;
Danse!
Mais c'était une danse
Qui n'avait pas de fin.
Mais c'était une danse
Qui n'avait pas de cesse
La mort lente et l'ivresse
Le verbe et les parfums
Se nouaient, s'emmêlaient,
Se fondaient dans la danse,
Ils sont morts enlacés
Sans finir de danser.

3

Ossip Ossipovitch Apraxin
De la petite noblesse du Gouvernement de Toula
Vous en souvenez-vous, abonnés du Théâtre Michel et du Cirque,
Promeneurs de la promenade des Harengs, rue Grande Morskaïa, le dimanche?
Ossip Ossipovitch Apraxin
Qui préférait aux restaurants français Donon, l'Ours ou Cubat,
La noce chez Palkin
La maison de nuit pompeuse autant qu'un ministère,
Ossip Ossipovitch Apraxin l'élégant militaire
Avec sa casquette large, ses sous-pieds, sa chinelle,
Sa moustache en pinceau, ses favoris, son nez de blanc Polichinelle,
Ah! c'était un si bon enfant
Ossip Ossipovitch, Cipa le sacripant
Lieutenant en premier aux Tirailleurs de la Famille Impériale,
Ceux qui portaient le bonnet
Carré à la polonaise (Ossip qui haïssait tant les Polonais!)

Et la tunique verte à godets à revers amarante.
Ossip Ossipovitch Apraxin ne possédait pas quatre mille roubles de rente
Mais Marfa Rosemberg, la belle bijoutière de l'Italianskaya,
L'entretenait si bien!... et c'est la colonelle
Obramoff qui payait ses pelisses et sa chinelle
Et Daria, du Petit Théâtre, sur le canal,
Quelque chose comme le Théâtre Antoine à Paris,
Le fournissait de bottes et de poudre de riz
Et de cire pour ses moustaches,
Et c'est Dina-Lily
La dompteuse de singes du Cirque Ciniselli
Qui fit ciseler en Autriche le pommeau d'or de sa cravache,
Pourtant il engageait ses bois, ses champs, ses chasses
Parce que c'est chic d'avoir des dettes dans la Garde.
Ossip Ossipovitch Apraxin à treize ans
N'était rien qu'un grossier petit paysan
Entassant ses kopeks pour en faire des roubles
Et les jouant aux dés pour en avoir le double.
Quand il eut un billet à l'image de Paul, Cipa s'en fut trouver Natache à la cuisine.
Il ne connaissait de la femme que les mollets dorés de sa cousine

Contemplés goulûment quand sur l'escarpolette
Le vent gonflait la jupe courte comme un ballon
Et Cipa, ses mains froides à ses tempes violettes,
Déchiffrait des phrases étranges, brûlantes, dans les broderies du pantalon.
C'est tout ce qu'il savait de la femme et de la poésie
Et les vers de Catulle amoureux de Lesbie
Qu'avait traduits l'oncle Afanase
En russe de gymnase.
Natache flambait un poulet;
Elle était haute et ronde et le foyer l'aveuglait
Et c'était une image terrible de l'amour!
Ossip avait longtemps attendu ce beau jour.
— Tu n'es qu'une imbécile!
Tu n'as pas de souliers pour aller à la ville,
Ta robe de Pâques, ma mère te l'a retenue
Pour un vase cassé; mon billet n'est pas faux,
Je te demande seulement de te mettre toute nue
Et de me laisser caresser ta peau,
Doucement, un quart d'heure, comme tu me caressais
Autrefois, dans mon lit, sous les rideaux baissés...
— Cipa, c'est un péché!
— Natache, et le cocher?
— Cipa, vous êtes fou!

—Tu n'auras pas l'argent, ma mère saura tout.
— Sans doute vous n'êtes pas laid.
Toula sait la rigueur de Madame Apraxin.
Natache renvoyée fut se jeter dans la rivière;
Ossip battu fit au démon libérateur une prière,
Le démon l'exauça qui l'aimait comme un fils
Et la vie de Cipa ne fut que maléfices:
La colonelle
L'aimait paré de coûteuses fourrures
Et Marfa pourvoyait au jeu de son amant;
Lily payait aussi l'appartement
Et Daria des bagatelles.
Qui payait le laquais, les liqueurs, les cigares,
Les noces chez Palkin, Krestowsky, l'Aquarium, les voitures?
Ossip Ossipovitch Apraxin, lieutenant en premier, figure

Aux Anas

Tome III, livre VI, § 129, de l'obscure Okhrana,
Novembre en fit un fier général rouge.
C'est lui qui balaya la perspective Newsky,
Et la Liteinaya et le Parc Alexandre et c'est lui qui,
Au nom du peuple massacra le peuple dans ses bouges.
Il fit pendre Marfa et reçut des éloges
Pour avoir poignardé la Daria dans sa loge;

Il fit fouetter la colonelle et n'épargna Lily
Que par respect du camarade qu'il trouva dans son lit.
Il est poète encore s'il n'eut qu'un seul amour
Natache la paysanne, la bonne et simple fille,
Bonne et simple comme la terre russe qui est à tous
Et que partage Ossip avec son sabre à la poignée duquel le nom de Marfa brille!
Et parce qu'il est resté bon garçon et railleur
Il dit: Je les tiraille car je suis Tirailleur!
J'ai tiraillé par les oreilles,
Les plus jeunes et les vieilles.
Tiraillé par les cheveux
Les oncles et le neveu.
J'ai salué du sabre le tsar en l'abattant;
Hier? Ah! nous ne savions pas vivre mais aujourd'hui c'est épatant!
Nous apportons au monde un nouvel évangile
Les redresseurs de torts sont tous des imbéciles
C'est abattre qu'il faut, à l'exemple de Dieu
Qui chaque jour abat les jeunes et les vieux.
Mes dettes sont payées !
Une fille noyée
Rachète les créances de celles qui m'ont maudit,
Natache toute nue est mon seul paradis.
Et des hommes s'en vont plus forts que d'une conscience

Parce qu'ils ont dans la poche de leur blouse garance
Un ordre exact signé d'Ossip Ossipovitch Apraxin
Pour qui le bien et le mal ne valent pas la simplicité d'une innocente plus belle que sa riche cousine.

4

Le colonel et ses cinq filles
Au bain s'en vont tous les mardis
Des dix menottes qui l'étrillent
Le vieux sort tout regaillardi.
Les fesses de Nadiège
Sont deux boules de neige,
Le nombril de Nadine
Frémit ainsi qu'une clarine:
Au ventre nacré de Sophie
Se mire amour qu'elle défie;
Tes seins de corail rose, Olga,
Sont l'alpha et l'oméga;
La dernière est Daïcha,
Donnez votre langue au chat.
Le colonel bout dans sa cuve,
Ses filles font une ronde
Crevant les nuées de l'étuve
Du feu des cinq nattes blondes
Et voici que les bouleaux
Entre leurs mains reverdissent
Et chacune est un bourreau
Qui se dédie au supplice
Et voici que les bouleaux

Sur leurs têtes refleurissent.
Le colonel et ses cinq filles
Vont le dimanche à l'Opéra
Pour voir danser la séguedille,
La bourrée et la cacucha;
Le colonel et ses cinq filles
Tous les matins font leur prière
Et Dieu les trouve si gentilles
Qu'il n'entend pas leur vieux père
Un soir, des gens mal mis vinrent à la maison
Le colonel est en prison.
Les fesses de Nadiège
Se fondent dans la neige;
Au nombril de Nadine
Le froid d'une carabine;
Sophie au ventre nacré,
Les amours morts sont sacrés!
Sous la roue des télégas
Tes seins de corail, Olga!
La dernière est Daïcha,
La noyée qu'on repêcha
Et voici que les bouleaux
Sur leurs tombes refleurissent
Et l'on tient dans nos bureaux
Le registre des supplices...

5

Des traîtres! Des traîtres!
Vos journaux mal blanchis aiment à s'en repaître.
Vous voyez des traîtres partout en Europe,
Savez-vous seulement ce que c'est qu'un traître, espèce de philanthropes?
Trahir? Mais il faut bien! Les traîtres sont des saints
Et les cœurs les plus purs sont ceux des assassins.
Frère, je t'apprendrai la bonne trahison
Et comment à trahir on refait la maison.
Trahir? O je te plains, toi qui n'as pas trahi,
Tu mourras solitaire et des pauvres haï.
Les traîtres ont permis que ce qui est advint;
Trahir est juste, mon frère,
Trahir est nécessaire
La trahison conduit aux rives du divin
Il a fallu trahir Jésus pour que l'on croie
Qu'il sauvait l'univers en mourant sur la croix;
Frère, je t'apprendrai à trahir par amour
A trahir ta famille pour quelque vagabond
A trahir tes amis pour d'ingrats ennemis

A trahir tes enfants pour les enfants d'un autre
A trahir pour ruiner l'envie et à trahir pour vaincre
La pire obéissance, à trahir pour atteindre
A la candeur de Dieu adorable imposture,
Créateur trahissant sa propre créature.
Viens, il y a au palais un Allemand étonnant
Qui sait blasphémer et mentir dans six langues,
Il dit la messe habillé en uhlan;
C'est un traître bien sûr. Viens t'instruire à ses harangues.
Tout homme doué de la raison
N'échappe au mal obscur que par la trahison.
Trahir pour vivre
Trahir pour être libre
Trahir pour la vérité
Trahir pour que la paresseuse matière se meuve,
Trahir pour faire une vierge reine de l'indigente pensée veuve
Tu te trahis en méditant
Et tu trahis tes frères même en les écoutant
Euclide trahit Euclide
Pascal trahit Pascal
Loyola trahit Ignace de Loyola
Moi, j'ai trahi le Comité pour rien, pour le plaisir, par hygiène, bah!
Mon pigeon, pauvre hère celui qui ne trahit pas!

Vois ces gens qu'on mitraille, qu'on pend et qui s'esclaffent:
Leur mort n'est rien si de leur mort et sur leur mort ils ont senti passer la nouvelle,
Nous disposons du télégraphe
Et de la haine universelle.
Le temps est aboli des sillons réguliers
Tracés par d'attentifs esclaves :
Nous labourons hors des enclaves
A coups de grenades, à coups de béliers
Et une certaine graine
Jetée au vent par on ne sait qui
Va germer et verdir et fleurir et mûrir
En une certaine plaine
D'un incertain pays
Et nul n'est assuré de n'en pas faire la légitime récolte,
Ce sera toi
Ou moi
Les vôtres
Ou bien les nôtres
Ou quelques autres.
Rien de tout cela ne nous regarde.
Nous ne savons rien des limites du champ où nous montons la garde.
Vous autres, vous en êtes aux infirmes révoltes
Dont triomphent dix argousins.
Vous ne savez même pas trahir! Les traîtres sont des saints

Et les cœurs les plus purs sont ceux des assassins.
La graine est dans la paille où dort le vagabond
La graine est dans le pain du pauvre et de son maître
La graine refleurit aux fleurs de la terrasse
La graine est dans le ciel noir criblé d'astres blonds
La graine est dans ta bouche et dans tes mains, peut-être.
La graine est dans ton cœur et tu ne l'avoues pas
La graine est dans la pluie qui heurte à la fenêtre
La graine est dans la pierre qu'on jette au chien qui fuit
La graine est dans le vent, la graine est dans la paille
La graine est dans ton sang, ta chair et tes entrailles
La semence du jour est astre dans la nuit.

6

Tourgueneff dit quelque part, dans ses *Récits d'un chasseur*, je pense,
Que l'accordéon
Est une méchante invention d'Allemand, vous n'aimez pas beaucoup l'accordéon, en France?
Il faut l'avoir entendu pendant les nuits blanches sur la Rivière Noire
Près de l'île des Apothicaires, comme ce soir
Où nous fîmes sauter la datcha de Stolypine.
Des rapins avec leurs copines,
En canot, s'appliquaient à des tendresses de paysans;
Pauvres petits pédants!
Tourgueneff est un imbécile.
Au temps de mon exil,
Dans les années cinq, j'allais quelquefois à l'Odéon.
J'y ai vu jouer la *Puissance des ténèbres.*
C'était quelque chose comme votre *Polyeucte* représenté par des nègres.
J'ai ri! J'ai ri!
J'ai crié : Taisez-vous! Tas de veaux! Saltimbanques!

Rendez l'argent, cabotins à la manque!
Les sergents de ville sont venus m'expulser.
Ah ! les beaux cris que j'ai poussés !
Est-ce que certains soirs, sans raison, comme ça, vous n'avez pas envie de crier?
Ils m'ont gardé trois jours au Dépôt.
Ce que vous avez de mieux à Paris ce sont vos barbeaux.
Ils sont intelligents jusqu'à vingt ans;
Après, ils deviennent, à l'exemple de tous les autres Français, des bourgeois importants.
Vous avez eu une fois une espèce d'attaché d'ambassade
A Saint-Pétersbourg
Qui se croyait plus fin que les autres parce qu'il ne savait pas faire de calembours.
Cet animal s'est avisé de vous expliquer l'âme slave !
Il avait vu ça par la grande fenêtre du Quai Anglais;
Je ne connais rien de plus absurde que son *Tolstoï* complet.
Il a fait beaucoup de mal ce gentilhomme aux basses pensées d'esclave;
C'est à cause de lui que j'ai trouvé Paris si emmerdant
Et puis notre Tourgueneff vous a foutus dedans.

7

Oh ! Oh ! je vous en prie
Monsieur, je vous en prie !
Je vous en prie Monsieur
Ne dites pas au vieux
Qu'il a fait une bonne affaire !
Je ne parle pas des pots-de-vin aux commissaires,
Mais tout est faux !
Et j'ai dû le payer au taux
De l'or pur
Pour éviter l'effondrement des cours,
On ne vit pas qu'au jour le jour.
Tout était faux, Monsieur,
Je le jure sur mes yeux!
Je le jure sur mon pain!
L'hermine c'est du lapin
Piqué de queues de rat;
Ils m'ont volé, les scélérats.
La couronne est en laiton
Et le globe est en carton,
Le sceptre? hé! un simple bâton!
Je n'aurais pas donné pour cette Eau du Jourdain

ANDRE SALMON

Un peu de l'eau que boit l'oiseau de mon jardin
Où croît l'ortie et la rose en fer-blanc.
Ils m'ont vendu tantôt
— C'étaient des voleurs tremblants —
La robe et le manteau
De Saint Mitrophane
Les bottes et la veste
De Saint Modeste
La culotte et les bas lilas
De Saint Nicolas.
Le gilet blanc et le pétase
De Saint Afanase,
La robe et le manteau,
Les bas et le chapeau,
Les bottes et le reste
Si diaphanes
Que le tout
S'est enflammé mieux que de l'amadou
A mes poils roux
Vois: il ne reste qu'un peu de cendre
Sur mes mains de juif, sur ces mains
Qui sauveront le monde, enfin, demain,
D'un geste fort et tendre,
Quand les hommes, mon fils, n'auront plus
rien à vendre!

8

Paul mon frère
Qui m'appelle?
Qui t'appelle sinon Paul?
Paul, connais--tu les nouvelles?
On a mené bien grand bruit
De l'autre côté de l'eau,
Au palais, l'autre nuit.
Pierre, le maître s'enfuit.
Paul, l'encens ne fume plus devant nos images, les images de la chapelle.
Pierre, j'entends toujours sonner les bottes des sentinelles.
Paul, ils disent en s'embrassant
Qu'ils sont lavés par le sang
Et que Dieu c'est la Raison.
Pierre, notre sainte maison
N'est plus une citadelle.
Paul, c'est toujours une prison.
Pierre, d'où vient la querelle?
Paul, qui veut que le faucon.
Fonde sur la tourterelle
Et qui veut que l'émouchet
Se débatte au trébuchet?
Pierre, tu renias trois fois.
Paul, c'est en les tourmentant que tu confessas leur foi!
Pierre, nous sommes en prison...
Paul, entrons en oraison.

9

Perfection!
Et prodige vulgaire!
Le train sans direction,
Le train sans horaire,
Le train mené par un étudiant fou qui poursuit ses études
Dangereusement
Fourrageant le brasier fumante librairie
Et le soldat d'artillerie
Aux yeux d'enfant,
Nu jusqu'à la ceinture,
Debout sur le tender, qui lui passe du bois,
Pareil aux démons blancs et rouges des boulangeries.
Le train roule ainsi que d'habitude,
Semblable aux vieux chevaux qu'à peine gagne
L'ivresse du cocher.
Trente cuirassiers soûls hurlent au fort de l'ivresse,
Vautrés sur les coussins ponceau du wagon de la grande duchesse,
Ils ont de l'alcool et des armes,
Des conserves et des cartouches,
Ils pendent au signal d'alarme

Leurs mains déchirées, leurs bouches
Vomissent tous les commandements subis depuis sept ans
Ils brisent les carreaux, se penchent aux portières,
Ils gueulent, étant pressés de n'arriver jamais.
Leur permission sous leurs semelles,
La liberté dans leur bonnet,
Pas même besoin de femelles!
Ils sont ivres, libres, perdus et délivrés d'eux-mêmes
Au delà de toute espérance!
Vous ne voudriez pas qu'ils se fissent casser la tête pour la France?
Bien mieux vaut choir sur le ballast,
Du toit, par distraction,
En engueulant les astres
Ou le mécanicien
Philosophe qui — son cas est-il unique? — se croit une mission.
Ils ont débauché le dernier gendarme assez jobard pour réclamer les permissions,
Et maintenant un marin polonais lui enseigne le blatchiki
Et lui gagne ses bottes; encore un flacon de wodki!
Le sifflet lent siffle des étincelles,
La bielle
Moud un air de Stravinsky.

Et l'aspirant sans épaulette
Tremblant réveille le trompette.
— Ecoute! je te dis qu'il y a
Un fantôme blanc qui heurte la sonnette
De la gare de Yasnaïa-Poliana !
Mais la brute hagarde
Qu'un autre rêve conduit mieux
N'a d'yeux
Dans cette nuit que pour ce vieux,
Barbu en redingote de maître d'école
Avec les marques du forçat à l'épaule
Qui baisse et lève et ploie
Les signaux, les aiguilles,
Coiffé d'un gibus noir immense sous la lune qui brille
Ainsi qu'on voit aux personnages des tableaux de Manet.
Un très jeune officier en longue tunique à jupe,
La cocarde au chapeau à plumet,
Le sabre d'un autre au travers du corps,
Soutenant la Princesse Marie
Qui prie,
Appelle sur le quai.
— Frères, serons-nous dupes,
Nous les vivants, des morts?
Plus vite! la forêt nous fournira du bois.
Plus vite! et n'arriver jamais!
Débarquer? Pourquoi faire?

ANDRE SALMON

Parbleu! La guerre!
La guerre d'à présent n'est pas celle d'hier
Et n'arriver jamais c'est la seule victoire,
Plus vite! C'est au feu que l'on demande à boire.
Le train roule au hasard.
Les trains russes marchaient-ils mieux au temps du tsar?
Nous sommes très pressés
De n'arriver jamais.
Et les autres, là-bas, sont-ils pas aussi morts écrasés?
L'étudiant connaît son affaire,
C'est un technicien.
Et nous sommes les hommes nouveaux de la nouvelle guerre;
Tout est bien.
Nous n'allons nulle part! Nous sommes très pressés!
Et s'il faut une preuve, s'il faut une raison
A cette déraison
Voyez ces imbéciles sortir de leurs maisons
Pour nous regarder passer!

10

Seigneur ayez pitié
Des hommes de la terre russe!
S'ils ont versé le sang, ils ont banni la ruse.
Seigneur vouz avez dit : Paix aux hommes
de bonne volonté!
Nous étendrons nos ailes larges sur la terre
sanglante.
Les Chérubins beugleront et nous sonnerons
de la trompette.
Et nos doigts moduleront sur la harpe céleste
Aussi longtemps que les hommes appelleront
les hommes et tant que leurs servantes
Les femmes porteront de tels hommes dans
leur ventre.

11

L'archimandrite Méthode
Avec des cordes attaché
Au siège du drodchki, lui sert de cocher.
Il a pour le moucher
Des femmes à la mode.
— Dieu seul reconnaîtra les dupeurs et les dupes —
Et s'il leur a levé les jupes,
N'est-ce donc pour les accoucher
De la puissance du péché?
Heï! Heï! plus vite! fouette cocher!
Et tire à la jument de gauche
La tête de côté,
Celle qui a les yeux jaunes
Qui est stupide et docile
Parce que le tour de force et le chef-d'œuvre rendent imbécile.
Fais-lui saigner les dents et fauche
Ses flancs gros d'une vérité
Nouvelle, si vieille! Heï! Salope!
Pourriture! Adultère! Sainte!
Heï! Comme ça galope!
Tu sais de quoi ma barbe fut ointe...

Hue! Hi! Heï! vite! vite!
Le seigneur Jésus nous invite;
Hue! Hi! Heï! en avant!
Le drodchki roule sur du vent,
Le seigneur Satan
Nous attend.
Raspoutine ce soir dîne
En enfer chez Raspoutine.
Par les anges la table est mise,
La nappe est une chemise
De la toile la plus fine,
Raspoutine! Raspoutine!
Raspoutine n'est pas mort!
Raspoutine vit encore!
Pour courir au rendez-vous
Qui sauvera son mari
La princesse aux cheveux roux
Par son groom agenouillé,
La princesse aux yeux mouillés,
Se fait lacer jusqu'aux genoux
Des bottines de Paris.
On essaiera sur un chien noir de l'Oural
— Hourrah! Avale! —
Le caviar empoisonné;
On essaiera sur un passant
Le pistolet perfectionné,
La neige boira le sang.
Raspoutine! Raspoutine! tu vas mourir au dessert,

Raspoutine et sa maîtresse chez Jésus soupent
en enfer.
Raspoutine fait sa toilette
Dans l'innommable cuvette.
Il aura pour le sécher.
Le lécher et le moucher.
Celle qui pourrait le vendre
Et qu'il a fait deux fois pendre.
Qui reconnaîtra les dupes?
Sa barbe salit les jupes;
Quelle main invisible
Crible
De balles d'or et d'argent
Le ciel, cible?
Le ciel est un lac de bitume
Qui se soulève et qui fume,
Où par bandes vont nageant,
Signes vivants du Fils, les beaux poissons
d'argent
Dont les ouïes crachent du poison.

12

Voyageurs étrangers,
Tatare dont l'accoutrement évoque une niania bottée,
Et toi, Barbe-Longue du pays des émirs à lunettes,
Marchand de tapis, marchand d'améthystes couleur du mois de mars,
De rubis couleur de la grande joie et de l'extrême douleur,
Marchand de convoitises pétrifiées, les topazes,
Et toi, démon noir des villes blanches, les poux du Caucase
Valent-ils ceux des barbes russes?
Bienvenu cavalier, Prince de la cuisine!
Puisque vous êtes tous princes dans ton pays de paysages en beurre fondu.
Dans son pays, les arbres, les lacs, les ruisseaux,
Le ciel et jusqu'aux yeux de leurs filles
Qu'ils vendent aux Turcs avec permission de la police.
Tout est fait avec de la sauce.

Voyez-le donc avec sa lèchefrite et sa broche à mouton
Et sa barbe en pilaf!
Le couteau de Shamyl lui sert à peler les oignons
Et il coupe les viandes avec le sabre dont un cavalier de Skobeleff accoucha sa mère!
L'autre au moins a ses tapis pour y dormir et faire sa prière.

Vous arrivez dans un mauvais moment: on pille, on tue, on cogne.

Les gens de Leipzig vous ont devancés, compères;

Etes-vous fous? Les balaganes ne vous ont donc pas dit qu'ils avaient vu flamber Novgorode?
La seule foire ici, c'est la foire d'empoigne.
De quelle misère étais-tu riche, Tatare qui dit qu'on l'a volé en route?
Fais-moi donc cuire une corneille, cuisinier,
A la tcherkesse, sur un feu de ceps de vigne,
Qu'est-ce que tu caches dans tes cartouchières prince indigne?

Le poivre, le sel, le safran, le gingembre, le cumin, la muscade, la moutarde, l'huile et le vinaigre?
Je veux acheter des tapis, je les préfère aux livres

Et je veux m'instruire, ceux que j'ai pillés
étaient des gaillards bougrement instruits!
Tous ces gens de la Banque
Ça donne de l'argent à des scribes et à des
étudiants pour qu'ils composent des opéras
à leur idée.
Et ils font choisir aussi par leurs domestiques
Des morveuses dans les quartiers misérables
et chez les officiers endettés;
On leur enseigne le français, la danse et la
musique,
A feindre le plaisir, la douleur et l'extase,
Le désespoir en robe transparente de gaze
Et à tomber sur les planches comme mortes.
Il y a pour ça des gymnases;
On produit au théâtre les plus fortes
Et on organise entre elles des concours de
beauté,
Eh bien, toutes ces idées de gens riches
Ça ne se trouve pas dans les livres qui ne
sont bons que pour les imbéciles mal payés;
Ça se trouve sur les tapisseries.
Tous les princes, les princesses, les musiciens,
les sages.
Les saints qui cuisent sur des grils,
Les belles filles qui tirent un poignard de leur
corsage
Ou celles dont on aperçoit une jambe entre

deux plis d'étoffe retenus par une escarboucle, les fous, les pages
Qui donnent à manger des fleurs aux mulets caparaçonnés
Sont d'authentiques personnages
Dont seuls connaissent l'histoire ceux qui savent écrire avec de la laine.
Les tableaux des musées sont trop petits;
Je connais des tapisseries qui couvriraient des plaines,
C'est de ces histoires-là que je veux être instruit.

Je te paierai; c'est moi qui conduisais la bande
Qui pilla la succursale de l'Oural-Volga,
Tu dois connaître ça, toi, l'homme de Samarkand.
Le vieux caissier qui termina avec sa tête son addition...

Il n'y avait plus qu'une maison d'ouverte,
Rue de la Visitation,
La Maison Verte,
Et dans la maison une seule fille.
Quel est ton nom? Pacha.
Aimes-tu ce qui brille?
Tu es un drôle de type; les chaînes du forçat, dis donc, est-ce que ça brille?
Je lui dis: Prends donc, bête! Elle me répond:
Paye à boire

Si tu as de quoi, mais tu sais je me méfie des clients qui font des histoires,
Parce que le scandale n'est jamais une bonne chose
Et finalement la patronne gueule et s'il y a une gifle à recevoir elle est pour moi, je suppose!
Cette brute de fille avait peur de mon argent,
Vous devez croire qu'un veau est plus intelligent.
Ces animaux-là, pour en faire quelque chose
Il faut les attacher au fer du lit et taper dessus en cadence
Et encore faut-il qu'elle t'aime et ça, ça dépend des circonstances;
Montre-moi tes tapis.
Tu n'as pas besoin de m'expliquer, je ne suis pas abruti.
Il faut deviner les personnages dans les signes,
Ce sont des ronds qui se marient avec des ronds
Ou encore des signatures; eh bien, un homme est tout entier dans son nom quand il signe.
J'ai de quoi m'amuser longtemps; je vais me coucher là-dessus
Et je lirai tranquillement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus
Un seul dessin qui ne m'en dise plus long qu'aucun acteur sur un théâtre.

Tu ne fais pas une mauvaise affaire,
Tu peux t'en retourner content dans ton sacré pays d'idolâtres.
Maintenant, toi, le Tatare, vends-moi des pierres!
Quoi, on t'a volé en route? Est-ce que tu te fous de moi?
Est-ce que tu crois me rouler avec des prières?
Oui ou non, est-ce que tu t'y connais en pierres?
Oui? Eh bien, c'est plein de pierres sur le chemin,
Tu n'as qu'à te baisser pour en ramasser à pleines mains;
Estime-les, puisque tu es connaisseur!
Vends-les-moi! Tu es marchand, je suis acheteur.
Fais ton affaire, je ferai la mienne: vends,
Idiot! Puisque c'est toi le marchand!...
Et si je veux, à présent que l'argent est à moi, à présent que j'ai tout l'argent des poltrons de la finance,
Si je veux que ce soient les pierres du chemin et non les autres qui soient précieuses et belles et seules dignes de mon opulence?

13

Nous n'attendons pas grand chose de toi
Que nous avons admis
Dans la chambre de nos conseils en ami,
Sans doute, tu ne nous calomnies pas encore dans ton patois
Et tu t'émerveilles
De miracles qui n'ont jamais fleuri sous ton soleil,
Et puis quoi?
On te paie.
Tu as écrit sur l'Amérique
Un gros bouquin de leçons de choses,
Tu t'es intéressé aux nègres,
Tu as trouvé la Chine pittoresque
Et tu fus même poète une heure au télégraphe de Formose.
Tu crois à la fois au progrès, au pittoresque et à un univers intéressant,
On te paye et tu n'as pas versé le sang;
Tu es tout de même un bon bougre et tu me plais,
Mais pas plus. Ne proteste pas, vieux! Tu ne vas pas, je pense,

M'assommer d'un orgueil anglais
Ou d'un honneur de France!
L'orgueil?
L'honneur? Tiens, mon œil!
Comme on dit à Paris...
Va donc leur télégraphier ça à tes patrons,
  mais fais ton prix!...
Homme de progrès, cœur rongé de scrupules;
Ceux qui nous paient sont si crapules!

14

C'est à une verste du village que s'est arrêtée
et que campe la bande
Non point dans la steppe mais dans une sorte
de lande
Où des bosses moussues rondes autant que des
ventres
Crèvent et gonflent, de-ci, de-là, la terre.
Ces ventres sont gros de morts et c'est un
cimetière militaire
Où gisent dans les tumuli depuis trois cents ans
Des fantassins suédois tombés en combattant,
Couchés dans leurs uniformes à parements
jonquille,
Avec leurs piques, leurs mousquetons et leurs
fanions dorés.
Ils ont laissé en sentinelle
Un compagnon pas enterré tordant parmi les
os sa bouche
Aux dents usées, pauvre mâcheur de car-
touches.

La bande mange, boit, se querelle et roupille
Et ronfle parmi les tombes, sous les mélèzes,
Vieillards pathétiques,

S'ébat et prend ses aises
Sous les bouleaux pucelles
Aux chemises d'argent.
C'est le concile des faux tsars
De la vaste Russie et des héros complices du hasard.
Boris Godounoff, Dimitri
Dit le premier faux Dimitri
Et le second faux Dimitri,
Le prince Pojarsky,
Dont le nom évoque des maisons en flammes,
Avec tout ce que cela comporte de commandements mâles et de gémissements de femmes,
Le beau jeune homme Mazeppa
Et le coupable qu'on n'admet pas
Et qui implore et fait valoir ses droits
D'empereur réel et de faux roi,
Paul le gras gentilhomme pâle aux manières françaises
Au cou marqué de doigts dans des trous de mortaises.
Il montre ses papiers à la façon d'un chemineau
Et sa breloque lourde qui n'est pas moins que le sceau,
Il mendie une place au milieu de la bande
Encore qu'on le repousse,
Encore qu'on l'évince.

Minine le Boucher qui partage des viandes,
Minine le Boucher rétablisseur de princes,
Lui fait l'aumône d'un bon morceau.
En robes de brocart vert et de soie rouge, des maritornes
— Kazan donna les blondes,
Riga donna les rousses,
On acheta les brunes à Trébizonde —
Fourbissent les sceptres rompus et les couronnes
Cabossées, serves à qui le diadème
Pèse au front à la façon d'un perpétuel baptême,
Et des princesses nues, toutes sœurs ou cousines,
— Le sang parfait tiédit toujours les mêmes lits —
Serves des serves, — si jolies!
Plument des paons à la cuisine
Et plusieurs sont amoureuses des paons,
A cause d'un mauvais calembour mal entendu sur le Dieu Pan,
Ce sont là jeux de princesses
Dont l'innocent et fatal orgueil survit à la détresse.
Dimitri dit le faux Dimitri,
J'entends le premier,
Compte parmi les Suédois morts mille conscrits
Tout équipés

Qu'il dispute au second faux Dimitri.
Mitré de pourpre escarbouclée, botté de peau de rat,
Boris Godounoff caressant sa barbe postiche
Lit son atroce histoire dans un fade livret d'opéra;
Pojarsky le prince pauvre et le boucher Minine
Le marchand riche
Echangent la *Pravda*, les *Izvestia* et tous les journaux à huit pages de Lénine,
Promises aux lits royaux, les serves n'ont d'yeux que pour le beau prince adultère,
Le joli maître
Et deux fois traître,
Tout nu, cheveux croulants,
Monologuant,
Qui s'abrutit de commandements militaires
Et Dimitri dit le premier faux Dimitri,
Marquant du pied la tombe où dort un capitaine
De Charles Douze
Impose à tous
Silence
Et jette sur la plaine
Où sous le vent les blancs bouleaux femelles se balancent
Cette voix chère au vent, la voix profonde des maudits.

A sa voix adorée accourent ses babas,
Les paysans eux-mêmes écoutent, autour du poêle, dans l'isba.

Collègues!

Faux tsars par de faux tsars trahis,

Etrangers appelés par la piété de traîtres.
Ombre évanouie de Rurick, et toi jeune homme Mazeppa
Dont les belles cuisses et leur sommet font rêver les babas,
Quel merveilleux hasard
Nous rappelle du fond obscurci des mémoires,
Qui nous rassemble au carrefour, domaine stérile, des morts de l'Histoire?
Idou! ... qui vient? ... On ne sait pas!
Mais que c'est émouvant d'entendre dans la nuit sur la terre russe dégelée le bruit mou de ses pas!
Il y a toujours sur le chemin
A l'orée du village une barrière
Et une forêt de bouleaux pour le bois de la barrière
Et un innocent pieds nus, ses bottes neuves à la main,
Qui guette
Epie, écoute

Si quelqu'un vient, si les pas sur la route
Sonnent toujours, s'approchent ou s'arrêtent
Et parfois se couche pour se convaincre que
la terre pour des siècles de nuit est redevenue muette,
Alors il s'en retourne dormir contre son poêle.
Mais si le cheval du beau jeune homme qu'il
traîne après sa queue
Ou le vôtre, marchand trop scrupuleux,
Ou le tien, Godounoff, ou le tien, Pojarsky,
Ou le nôtre Dimitri, mon frère Dimitri,
Bondit par-dessus la barrière,
Le paysan roulant dans la poussière
Soulève son bonnet et crie: Hourrah!...
Idit!
Il vient!... Qui vient se joindre à nous?
Idou!
Mazeppa que la Pologne attacha comme un
bouchon de paille
A la queue de ton cheval, Mazeppa ange qui
bâille,
Dis-leur donc comment un prince aventureux
assoit sa fortune politique en Ukraine.
Un peuple qui t'ignore t'adore et les isbas
sont pleines
D'images célébrant ton martyre et sa gloire.
Collègues!
les faux tsars sont maîtres de l'Histoire!
Dimitri s'effondre devant le faux Dimitri

Qu'emporte — hourrah, collègues! — un second faux Dimitri.
Faramond qui ne régna pas même est le premier roi de France
Et le pays de la Caisse d'Epargne, du Système Métrique et des Assurances
Entretient poétiquement le mystère
Du fabuleux Masque de Fer,
Aussi du Fils unique de Louis Seize; on en a compté vingt
Leur descendant Antoine est un petit courtier en vins
Qui reçoit dans une église de la Chapelle, tous les ans,
L'hommage de très nobles et très zélés partisans.
Le droit n'est rien s'il n'est divin,
Le faux n'est révéré que pour l'amour du vrai,
Ce pourquoi Dimitri sur Dimitri l'emporte.
O Godounoff qui règne malgré lui,
O Paul étrangleur maladroit étranglé de meilleure sorte!
Minine, es-tu certain que ce veau soit un veau?
Pourquoi le tsar des tsars ne doit-il pas surgir de l'un de ces caveaux
Où dorment mille soudards stupides et mal payés?
Ecoutez!

Regardez!
Aux clairons suédois réveillés se mêlent
Les tristes fifres de Leipzig et les tambours
farauds de la Grande Armée,
Les Français de 1812 autour des feux de
pommes de pins battent la semelle,
Là-bas! roseaux de fer, les lances des Polo-
nais de Borodino!
Comptez les lances! Comptez les mesures des
fifres, des clairons et des tambours, comp-
tez les pas!
Et les Anglais de Waterloo
Qui les rappelle
Si tôt des fossés de l'Histoire
Et qui nous rassembla?
Parle-leur, Mazeppa,
Adolescent aimable, beau prince des mé-
moires.
Mazeppa n'est plus nu, sur un fût de bouleau,
Les poings aux tempes
Et le menton gras perdu dans les plis amples
De son manteau
Botté, sanglé, il a la mèche et le petit chapeau;
Les paysans de la route de Vilna
Confondent bien souvent Napoléon et Ma-
zeppa
Tous deux châtiés, tous deux puissants sur
leurs esprits

Et qui reconnaît le premier du second des deux faux Dimitri?
Le faux n'est révéré que pour l'amour du vrai,
Il doit surgir un tsar plus faux que tous les imposteurs,
Où gît la vérité suprême
Si ce n'est dans la bouche exquise du menteur,
Dont la parole doit sauver le monde et la Russie?

Jésus mentait roi prétendu de Jérusalem
Mais il ne mentait pas si bien que le Messie.
Minine, es-tu certain que ce bœuf soit un bœuf?
Si l'on ouvrait ces tombes, des braves en surgiraient faisant flotter des drapeaux neufs.
Pourtant nous n'aurons pas, Boris, menti en vain,
L'aube point et le jour sera la nuit sur nos mémoires,
Il n'est d'autre droit que divin.
Mazeppa! Mazeppa! débride le cheval de bataille
Du collègue Napoléon,
Tords tes cheveux de soie en corde roide et taille
Un lien souple et solide assez long
Pour attacher à la queue de la bête
Soûle, toute l'Histoire!
Et lâchons-la traînant l'ombre de nos défaites

Dans le désert de leurs mémoires.
Hourrah! l'idiot est là qui guette à la barrière,
Jésus mentait encore aux fossoyeurs d'Arimathie
Mais il ne mentait pas si bien que le Messie.

15

Comme l'on doit s'aimer sur un radeau qui sombre!
Comme on s'y doit haïr d'y n'être que des hommes!
Des gestes fraternels Dieu seul dira le nombre,
Des crimes accomplis Dieu seul fera la somme.
Mais les crimes sont-ils pas aussi accomplis selon Dieu?
Il est des forfaits mélodieux.

16

Maintenant il se peut que les étrangers soient vainqueurs,
Rétablissant l'amende et la dîme et la règle,
L'oiseleur et l'oiseau, l'empereur avec l'aigle;
Les hommes auront un jour vécu selon leur cœur.
Et qui peut prévaloir, Dieu, si le cœur des hommes n'est pire ni meilleur?

Décembre 1918-janvier 1919.

Imprimerie française
H. MATHON, WIESBADEN (Allemagne occupée)

University of British Columbia Library
DUE DATE
DISCARD